
NOTICE
SUR LOUIS-ALEXIS BILLY

ANCIEN PROFESSEUR AU COLLÈGE DE SENS.

Le bulletin de la Société d'Auxerre a publié dans son premier numéro de 1858, accompagnées d'une notice bien digne du sujet, onze lettres adressées à M. Bonnard, par l'illustre Fourier, et données à la bibliothèque de la ville.

L'une de ces lettres contient le paragraphe suivant : « Roux a dû te parler aussi d'un jeune élève du citoyen Billy, professeur à Fontainebleau. Tous ceux qu'il nous a envoyés avaient la capacité suffisante et lui-même est parfaitement dans le cas d'enseigner. »

Le jeune élève dont il est question ici est Poisson, qui ne tarda pas à recevoir les leçons de Fourier à l'école polytechnique, et qui le rejoignit plus tard à l'Institut où il marcha de près sur ses traces.

Son premier instituteur, celui qui découvrit et développa sa rare aptitude, Billy, est l'un des élèves qui honorent le plus l'ancien collège de Sens, où il a longtemps enseigné.

La statue de Fourier est érigée à Auxerre ; celle de Poisson due au talent de notre compatriote qu'une sainte vocation a enlevé aux arts, est érigée à Pithiviers. Billy ne pouvait prétendre à de si grands honneurs, mais il n'est point hors de propos de lui consacrer un souvenir dans la ville où s'est passée son heureuse jeunesse.

Alexandre-Louis Billy, selon son acte de baptême, et qu'habituellement on nommait Louis-Alexis Billy, est né à Sergines, le 4 novembre 1757; ses parents, natifs du même bourg, tenaient une ferme aux Ormes, et leur fils en grandissant les aida dans leur exploitation. A dix-sept ans, l'amour de l'étude l'emporta; Billy obtint d'entrer au collège, et il eut tout d'abord des succès qui se soutinrent jusqu'à la fin, quoiqu'il eût sauté par-dessus les classes élémentaires. Il fit sa rhétorique et sa philosophie en 1780, et remporta, comme d'usage, les cinq premiers prix y compris l'excellence et le prix d'honneur.

Quatre ans après, Billy reparait au même collège; il y revient professeur de troisième et de quatrième, il reste sept ans dans cette situation, n'ambitionnant rien que de la conserver jusqu'au terme de sa carrière. Nulle autre ne convenait autant à son esprit recueilli; nuls devoirs ne concordaient mieux avec sa nature modeste et bienveillante. Le collège était assez richement doté pour qu'il n'eût aucun souci de l'avenir; il jouissait d'assez de loisirs pour étendre ses études à tout ce qui occupait alors les hommes studieux; il se complaisait à distribuer aux jeunes générations une part des trésors d'idées morales, de nobles sentiments et de beautés poétiques qu'il [s'était passionnément appropriés, enfin il n'était pas insensible aux plaisirs modérés du monde où son humeur enjouée, sa simplicité pleine de grâce, le faisaient rechercher et accueillir.

On était d'ailleurs en plein xviii^e siècle, en ces temps où la littérature, si honorée sous Louis XIV, mais si sévèrement tenue à l'écart et séparée de l'action, avait rompu digues et barrières, s'était imposée à tous les rangs, et dominait partout avec un absolutisme poussé jusqu'à l'intolérance.

Qui eût pu croire alors qu'une telle omnipotence touchait à sa fin, et que les vicissitudes d'un jeune professeur fussent à la veille de se trouver mêlées à l'une de ces étranges vicissitudes que subissent les choses humaines.

A l'époque où Billy entra dans l'enseignement, les littérateurs étaient tout en France ; on n'avait osé résoudre aucune des questions du siècle sans les consulter, et leur décision avait généralement fait loi. Toutefois ils ne possédaient qu'une puissance d'opinion que rien ne sanctionnait, quand ils devinrent brusquement les maîtres, et joignirent au prestige dont ils étaient environnés, toutes les forces matérielles du pays. Ce fut leur écueil ; unis pour l'attaque et la conquête, ils ne s'entendirent point pour régner. Au sein du chaos qui s'ensuivit, il n'y eut point d'école, point de secte, point de livre, point d'idée, si absurde qu'elle fût, que l'on n'essayât dans le domaine des faits, qui n'y eût son moment, son heure, son jour, ses héros, ses victimes. Des détails m'entraîneraient trop loin du but que je me suis proposé, je me bornerai à insister brièvement sur l'influence, par malheur trop prolongée, de l'écrivain dont les paradoxes réagirent sur l'humble existence de Billy.

Le cours des choses mit à la tête des affaires les disciples les plus ardents de J.-J. Rousseau ; or, ce ne fut pas assez pour eux de puiser dans le contrat social une constitution chimérique, ajournée prudemment aussitôt qu'écrite ; ils se crurent appelés à réaliser ponctuellement le programme du maître, c'est-à-dire à modeler toutes choses, l'enseignement comme la société, sur la nature, selon lui, source unique et féconde de toute institution, de toute doctrine. On ne pouvait faire mieux, dans ce système, que de sacrifier collèges et sociétés savantes au livre d'Emile et au célèbre discours couronné par l'Académie de Dijon sur la question : Si le rétablissement des sciences et des arts a contribué à épurer les mœurs.

En conséquence, toutes les dotations des collèges furent confisquées ; toutes les académies, y compris celle de Dijon, furent supprimées. Mais l'on ne s'en tint pas là ; on alla jusqu'à mettre en doute la nécessité d'études spéciales, pour

préparer aux professions d'ingénieur civil et militaire, d'artilleur, de constructeur de vaisseaux, où quelques-uns peuvent à la vérité s'élever par la pratique seule, mais en trop petit nombre pour suffire à la direction des travaux publics, à l'entretien, à l'amélioration progressive d'un matériel qui constitue la force et la richesse des Etats.

Les écoles d'artillerie, du génie, des ponts-et-chaussées furent signalées, en outre, comme le refuge de l'aristocratie; on considéra que leur enseignement était contraire au principe de l'égalité, on les vida sous prétexte de la guerre; on les réduisit à un état de langueur équivalant à une destruction radicale; d'ailleurs les collèges étaient tellement amoindris qu'ils n'eussent plus longtemps fourni des candidats. On pouvait donc prévoir que lettres, arts et sciences allaient disparaître de la France avant la fin du siècle où la littérature avait tout usurpé. Mais de l'excès même vint le salut; les hommes d'action du Comité de Salut-Public attirèrent autour d'eux quelques professeurs des écoles désertes, quelques académiciens déclassés; ils les chargèrent d'une multitude de soins de détail. Ce fut le comité de savants qui, sans titre officiel, fit fabriquer des armes, du salpêtre, de la poudre; il établit les lignes télégraphiques; il envoya des aérostats aux armées; il multiplia et inventa des moyens de défense inconnus jusqu'alors en s'aidant, comme Archimède, des sciences géométriques et physiques; bref il contribua très-énergiquement à la libération du territoire et au salut du pays.

L'importance de ses services donna au gouvernement l'idée de rendre permanent ce qui n'était que transitoire et fortuit, et de créer à Paris une école centrale des travaux publics. Ce projet fut mis à exécution après le 9 thermidor et non sans de grandes difficultés; il fallut prendre de longs détours, et réhabiliter la science et l'art, au nom de la guerre qu'ils venaient de seconder; il fallut éviter de blesser le sentiment d'égalité qui s'opposait à toute distinction sociale.

L'école des travaux publics fut fondée à Paris et prit peu après le nom d'école polytechnique ; mais elle n'aurait rien produit, s'il n'eût été pourvu à son recrutement ; sa création fut donc suivie de celle des écoles centrales des départements.

Pendant cette longue tempête, Billy ne quitta point Sens ; privé de son traitement, vivant de ses ressources personnelles et du produit de ses leçons, il demeura fidèle au collège, le suivit dans ses migrations et enseigna, non les lettres qui n'avaient plus guère cours, mais la physique d'abord, puis les mathématiques.

Dès l'établissement de l'école centrale de Fontainebleau, il y fut chargé de la classe principale, de celle des mathématiques, et l'on a pu voir par le passage ci-dessus de la lettre de Fourier, comment il s'en acquitta.

Dans cette résidence, il attira l'attention du premier Consul à qui rien n'échappait, ni hommes, ni choses, et de l'école centrale il passa à l'école militaire de Fontainebleau ; puis, lorsqu'elle fut transférée à Saint-Cyr, il vint habiter Versailles ; alors commença pour lui une vie nouvelle.

Voué en tout temps à des études solitaires, il n'avait jamais cessé de se tenir au courant de la science, uniquement pour la satisfaction de ses goûts. Sur le théâtre où les circonstances l'amenèrent, sans qu'il y eût songé, il retrouva son compatriote Fourier ; son ancien élève de Fontainebleau, Poisson ; son ancien élève du collège de Sens, Thénard, qui déjà commençait à poindre. Par eux, il connut Laplace, Berthollet, Fourcroy, toutes les sommités de l'Institut et, peut-être à sa grande surprise, il se trouva de plain-pied avec ces hommes éminents dont il avait suivi pas à pas les travaux. Désormais il y prit part, et c'est là toute sa biographie ; c'est là toute sa gloire ; gloire très-réelle quoique inaperçue, car il prouva qu'il avait pénétré comme eux dans les profondeurs de la science.

Billy s'était placé, en effet, à la hauteur des savants du premier ordre ; il s'était longtemps ignoré et enfin, entré fort tard dans les régions où il eût pu se produire, il fit de sa personne l'abnégation la plus entière ; il se contenta de seconder de ses efforts désintéressés le développement que prirent, à notre grand profit, dans les trente premières années de ce siècle, les sciences physiques et mathématiques.

S'il n'a point attaché son nom à une œuvre qui lui appartint en propre, ce n'est que la volonté qui lui a fait faute et peut-être son temps a-t-il été aussi utilement employé. Laplace le chargea de corriger les épreuves de la mécanique céleste ; Poisson lui communiqua ses nombreux travaux d'analyse et n'en voulut rien publier avant qu'il ne les eût jugés ; Thénard, à chacune de ses belles découvertes, eut hâte de l'appeler et de répéter l'expérience avec lui dans le laboratoire du Collège de France. Il crut donc avoir assez fait pour la science et pour lui-même.

Les années s'écoulèrent ; l'âge de la retraite arriva, et ses amis pour le fixer auprès d'eux, obtinrent à grand'peine qu'il acceptât la place de bibliothécaire du Conservatoire des Arts-et-Métiers. Que pourrais-je ajouter ? Depuis que son existence avait recouvré la stabilité et le calme, nul trouble n'y survint ; elle n'eut rien d'extérieur ; ses jours se succédèrent, uniformes par les habitudes, variés seulement par l'exercice de la pensée, jusqu'au jour d'ineffaçables regrets, où cette âme paisible quitta ceux qu'elle avait constamment charmés.

Billy mourut à Paris le 3 décembre 1830, âgé de 73 ans ; son convoi fut escorté d'un nombreux cortège où se faisaient remarquer Poisson tout en larmes, et la plupart des membres de l'Académie des sciences.

Ses parents lui élevèrent un monument modeste et il fut convenu que l'épithaphe serait composée par M. Hébert, né comme lui à Sergines, le compagnon de toute sa vie, son émule à Sens, son collègue à Fontainebleau et à Saint-Cyr,

que nous avons vu récemment s'éteindre presque centenaire.

Quand M. Hébert en commença la lecture devant une réunion de géomètres, de physiciens et de chimistes, l'un d'eux aux premiers mots *Hic jacet*, l'interrompant, s'écria : Encore du latin ! pourquoi ne pas nous dire cela en français, mais M. Hébert faisant signe de la main qu'on le laissât poursuivre, reprit et lut :

*Hic jacet D. Billy.
Vir inter doctos doctus,
Inter modestos modestissimus,
Inter bonos optimus.
Multis carus vixit ;
Multis flebilis occidit.*

A peine eut-il achevé que ses auditeurs attendris trouvant le portrait d'une ressemblance irréprochable et leurs sentiments parfaitement exprimés, applaudirent tout d'une voix.

L'inscription est gravée sur la tombe de Billy, à Paris, au cimetière du Sud ; par sa concision et sa vérité, elle mérite d'être recueillie et conservée dans nos archives.

LE POPELIN DE SENS.

La lèpre était une maladie déjà connue, mais cependant assez rare en Europe avant les croisades. L'habitude de se couvrir de laine, sans prendre toutes les précautions de propreté qu'exige l'usage de ce vêtement, lorsqu'il est employé sur la peau, est une des causes qui entretenait cette maladie parmi le peuple. La lèpre n'était pas seulement hideuse, elle était encore contagieuse et héréditaire, voilà pour-